

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Parfums des rues**

Jean Perron

Numéro 68, hiver 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38781ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Perron, J. (1992). Parfums des rues. *Lettres québécoises*, (68), 9–9.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Jean Perron, né le 23 juin 1960, réside dans l'Outaouais. Il a publié *Rock Desperado* (Écrits des Forges, 1986), *Le chant des sirènes* (à compte d'auteur, 1987), *Un scintillement de guitares* (Écrits des Forges, 1988) et *Ce qui bat plus fort que la peur* (Écrits des Forges, 1991).

**AU TEMPS DE LA CHASSE**

ses yeux étaient des marécages  
où flottaient des canards morts  
elle parlait doucement  
mais j'entendais des coups de feu

les arbres s'arrachaient  
ma main collée à ses cuisses de nylon  
nous irions nulle part  
gifle de bruine en plein pare-brise  
voiture stationnée entre ici et jamais

quand ses lèvres frémissaient  
un canard abattu battait des ailes  
elle parlait d'hommes ayant péri à ses pieds  
me regardait comme si j'étais le prochain  
mon visage lézardé près de la fenêtre  
je suivis un défilé de nuages noirs

elle s'arrêta de parler et dans ses yeux  
un canard cherchait sa nourriture  
mais déjà nos horaires nous rattrapaient  
elle remit les cadavres dans sa sacoche  
femme ordinaire s'en retourna à sa vie  
dans le quotidien imperméable

**PASSAGERS DE LA TERRE**

à peine le temps de lire graffiti  
le métro entonne son blues étripé  
jusqu'au prochain cri sur les rails  
station suivante nouveaux visages  
le trajet reprend et s'allonge  
la fenêtre devient miroir noir  
je m'y vois transparent et hagard  
dans la foule étrangère au mouvement réel  
chacun entraîné par son voyage intérieur

à la vitesse de l'ombre

**LE COUP DES MOUETTES**

les mouettes me narguent  
leur vol plané au-dessus des falaises  
je reste prudemment au bord  
humant la beauté sans en faire partie

bien sûr les mouettes ne peuvent se prendre pour  
quelqu'un d'autre  
commander un café en France en se faisant comprendre  
du premier coup  
ni écrire un poème qui parle des mouettes

elles se contentent de narguer le rêveur  
le jaloux de la nature  
celui qui ne sait pas s'oublier un instant  
qui ne sait pas apprécier la splendeur d'Étretat  
le long travail de la mer sur les rochers  
son souffle en sourdine  
toujours vaillante la mer  
comme tous les travailleurs anonymes

par le sentier le plus sûr  
je redescends la falaise mains dans les poches

sous les huées des mouettes

**UN POÈME NE RÈGLE RIEN**

une Heineken à la gare du Havre  
en descendant de l'autobus  
avant de reprendre le train pour Paris

le soleil en marche arrière accélérée  
le long de la route la verdure coule  
Étretat ses tournolements d'oiseaux  
ses fleurs à flanc de falaise  
toutes petites fleurs charmantes  
douce au regard comme le danger

c'est quoi la beauté ?  
un des nombreux visages de la mort peut-être  
ou l'art de cueillir un instant au-dessus du gouffre  
faiblesse humaine et force de l'éphémère

**BAR CLANDESTIN**

une autre ville s'allume en moi  
les ruelles enfilent leurs peaux de mouton noir  
sous un parcomètre un bateau coule lentement  
mille bras réclament mes lambeaux  
je cherche une porte

le décor se dissout les couleurs chantent  
l'ombre et la lumière jouent à cache-cache  
je retourne parmi les jongleurs de feu  
les lutins ensorcelés  
les cracheurs d'âme

sous des néons de l'au-delà  
ici on savoure l'éternelle jeunesse  
le quotidien est un glaçon indésiré  
dans l'alcool des anges en cavale

Poèmes extraits de *Parfums des rues*, à paraître aux Écrits des Forges au printemps 1993.



Jean Perron